



Des villes et des nuits

Luc Gwiazdzinski

► To cite this version:

Luc Gwiazdzinski. Des villes et des nuits. Sources : Revue d'études anglophones, 2000, 9, pp.134-148.
halshs-00553792

HAL Id: halshs-00553792

<https://shs.hal.science/halshs-00553792>

Submitted on 15 May 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

automne 2000

n°9

source_s

Revue d'études anglophones

L'Irlande du Nord :
politique, théâtre,
fiction, histoire

*Angles of Vision
on Canadian Poetry*



Université d'Orléans



Des villes et des nuits

LUC GWIAZDZINSKI

Faculté de géographie, Université de Strasbourg I

At the end of a hectic day, what happens to our cities? In our regions, where two-thirds of a day in winter is lost, there must be a life after day. A new scene is set, with new actors. We shall here try to come to terms with this forgotten aspect of the city by taking the example of different cities in the USA, and comparing them to Strasbourg in France.

Un temps, le cinéophile a songé exhumé un titre mythique : *La nuit américaine*¹. Mais la charge symbolique de l'œuvre aurait écrasé le propos et l'ambition aurait paru démesurée : on ne peut prétendre embrasser d'un regard la diversité des nuits américaines. L'exercice proposé est bien plus modeste : il mêle une réflexion sur la nuit urbaine en Europe et quelques incursions dans la nuit de grandes cités américaines. Entre les propos alarmistes sur la violence urbaine des ghettos et le regard émerveillé du consommateur européen découvrant une offre urbaine en continu, le géographe propose un premier regard croisé. Le philosophe Jean-Paul Dolle nous a prévenus : « La géographie n'est pas une connaissance facile et le voyage se conquiert. Il faut d'abord fendre les mots du monde, oser aller voir ailleurs. Il y a des mots interdits qui empêchent que des espaces soient vus »². La nuit urbaine fait sans doute partie de ces mots là. Alors merci au philosophe. Ces recommandations me conviennent bien et contribuent à éclairer la nuit urbaine d'un jour nouveau.

Une vie après le jour

Selon la Genèse, l'obscurité a précédé le jour. Dieu dit : « Que la lumière soit et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière des ténèbres. Dieu appela la lumière "jour" et les ténèbres "nuit". Il y eut un soir et il y eut un matin ». On oublie souvent que comme l'organisme humain, la ville a une existence rythmée par cette alternance jour-nuit. On connaît, on étudie la ville diurne, on oublie souvent la ville nocturne. On pourrait la négliger prétextant que la « nuit » véritable (quand tout le monde dort) ne représente souvent que le quart d'une journée complète. Dans nos régions cependant, le « non-jour », pendant lequel l'éclairage est nécessaire, peut atteindre les deux tiers d'une journée, de 16 h 30 à 8 h 30. Limiter le champ d'investigation des géographes à la seule

période de jour n'a donc pas de sens : le labyrinthe urbain se transforme et se recompose la nuit. Il y a une vie après le jour, surtout dans les cités américaines.

Attractions nocturnes

L'enfant que j'étais avait peur du noir. La cave avait dû longtemps ressembler à une caverne peuplée d'animaux étranges et de monstres. Mais la nuit m'intriguait, m'attirait. L'ombre et la lumière des nuits lorraines. J'ai grandi dans cette région sidérurgique où le ciel nocturne était rouge, rouge du feu des laminoirs et du métal en fusion. Dans la famille, on dormait peu, se levant aux aurores. Avoir le droit de se réveiller avec les adultes : cet honneur avait le goût étrange d'une victoire, une revanche sur les ténèbres et sur la nuit. En profiter pour faire ses devoirs, abandonnés depuis la veille. Adolescent, c'est à la montagne et sur les plages de l'Atlantique que j'ai découvert la nuit, premier rendez-vous avec les étoiles et les mystères de la voûte céleste. Entre-temps, quelques vieilles bandes dessinées du nocturne *Batman* dans le sublime décor de Gothic City et l'avalanche des vieux films noirs américains ont contribué à renforcer cette étrange attraction. Hawks, Walsh, Huston, Preminger ont marqué à jamais la relation ambiguë entre la ville, la nuit et le crime et composé un univers de noires cités peuplées de sombres personnages que l'on appréhende si bien au fond des salles obscures. Plus tard, à Nancy, l'étudiant qui se nourrissait le jour des travaux des chercheurs de l'École de Chicago se débattait la nuit avec une liberté nouvelle. Je prenais enfin contact avec la nuit urbaine, ses bars, ses discothèques et ses rites.

Révélation new-yorkaise

Cependant, la vraie rencontre du géographe avec la nuit urbaine remonte à un voyage à New York au début des années 90. Impression étrange. Le touriste découvre pour la première fois un espace urbain que ses yeux et son imagination ont déjà parcouru en songe ou par procuration dans la peau de dizaines de flics, bandits et autres héros télévisés. Besoin de rencontres, de contacts avec des êtres charnels. Casser le rêve, échapper au virtuel pour s'ancrer dans la réalité, une autre réalité, celle de la métropole américaine. Attiré par les lumières des publicités géantes et des néons, enivré par la débauche de couleurs « l'homme papillon » s'étourdit, perd ses repères. Quitter l'hôtel et sortir dans la rue, se rapprocher des sirènes qui transpercent la nuit urbaine et dressent un paysage sonore unique. New York, Times Square, 4 heures un matin froid de mars. Premiers pas dans les rues de *Big Apple*.

Oublier le décalage horaire et poser les premiers pas de futures randonnées sur les trottoirs de la nouvelle Babylone. Exotisme et

dépassement garantis. Une ville sans limites, en équilibre instable. Paradoxe vivant. On l'annonce en faillite et sa bourse pilote le monde. On attend une cité du XXI^e siècle et on découvre les trottoirs défoncés d'une métropole du tiers-monde. On cherche les dégradations et les tags et on trouve un métro propre et des Américains disciplinés. On pense *melting-pot* et l'on découvre la ségrégation. On baragouine américain et l'on est parfois surpris d'entendre parler français. On cherche à se réchauffer et l'on oublie l'heure pour se réfugier dans une boutique. Une fois à l'intérieur, coincé entre deux rayons, on s'étonne à peine. Tout est ouvert. La réalité nous a rejoints, nouvelle banalité. Dans l'espace imposé de la nuit new-yorkaise, je n'ai pas échappé aux standards imposés du mythe : les music-halls de *Broadway*, les boîtes de jazz de *Greenwich Village* et les lumières du *Limelight*. Depuis, la fascination pour la moderne Babylone, cette « *cité qui ne dort jamais* » ne s'est jamais démentie.

Premières investigations dans un espace en friche

Quand j'ai rejoint Strasbourg, il y avait longtemps déjà que les lumières de la ville avaient tué la magie de la nuit, créant un voile entre les hommes et les étoiles, le poids du quotidien et les mystères de la voie lactée.

Ce sont d'autres points, d'autres frontières qui retinrent mon attention. Des travaux universitaires sur l'abolition des frontières étatiques³ et les barrières urbaines⁴ me rendirent attentif à la question des temps de la ville. Un métier de développeur, qui ne laissait guère que les soirées comme terrain d'aventure ainsi – je l'avoue – qu'un goût certain pour les sorties nocturnes m'ont définitivement jeté dans les bras de la nuit urbaine. Un détour par les bibliothèques confirma l'impression de départ : la nuit urbaine restait en friche. La ville, privée de la moitié de son existence, comme amputée, semble livrée aux seuls poètes et artistes noctambules. En cette fin de siècle, à l'ère des satellites où tout paraît cartographié et analysé, la nuit urbaine n'a pas encore livré tous ses secrets aux explorateurs qui se proposent de l'aborder. La nuit a inspiré des chantes aussi talentueux que Novalis ou Paul Morand et servi de cadre aux dérives de Richard Bohringer⁵, mais rares sont les chercheurs qui aient trouvé le sujet digne d'intérêt. Mis à part le travail pionnier d'Anne Cauquelin⁶, et les travaux anglais sur l'économie de la nuit au début des années 90⁷, la littérature scientifique reste bien muette. Ce drôle d'oubli vaut également pour les édiles et les techniciens de nos agglomérations. Dans de nombreuses villes, la période nocturne est absente des réflexions de prospective ou d'aménagement du territoire ou limitée aux aspects nuisances et éclairage public. On peut donc bien se risquer à évoquer la nuit urbaine en tant que friche ou nouvelle frontière. Fort de ce constat, l'aventurier qui sommeille en chaque géographe eut vite fait de transformer un simple projet de recherche en épopée et d'idéaliser la nuit comme une

Figure 1. L'Europe vue du ciel



Source : Image satellite

dernière frontière. J'avais été impressionné par la nuit américaine mais cette fois, la frontière était en Europe.

Premières explorations

Si l'on souhaite comprendre ce qui se passe dans cet « *autre côté de la ville* », on peut difficilement se contenter du flot d'images souvent contradictoires qui surgissent quand on songe à la nuit. Ce ne sont là que des reflets trop vagues pour être précisés dans l'espace ou dans le temps. Au-delà des peurs et des fantasmes, que deviennent nos agglomérations, passée l'agitation de la journée ? La nuit urbaine en cette fin de XX^e siècle est-elle active ou assoupie, festive ou laborieuse, contrastée ou unanime, dangereuse ou policée, spatialement polarisée ou diffuse, temporellement immuable ou variable ? Ce questionnement désordonné peine à s'appuyer

sur des catégories historiographiques préexistantes et doit trouver légitimité et cohérence en lui-même, pour parvenir à une analyse globale. Il est passionnant et angoissant à la fois d'établir les prémices d'une réflexion géographique sur le sujet. Afin de répondre à ces questions, nous avons fait le choix d'aborder la nuit comme un système⁸ global, en essayant de saisir ses différents éléments et d'identifier les premières interactions. Face à la complexité du système, nous avons décidé de l'explorer en partant des principes fondamentaux énoncés dans la Convention européenne des Droits de l'Homme : « *Toute personne a droit à la liberté et à la sûreté* »⁹. Autrement dit, nous avons cherché à savoir si la nuit était l'« espace de liberté » chanté par les poètes ou un « territoire dangereux » où il vaut mieux ne pas s'aventurer. Le sujet est complexe car il croise plusieurs champs d'étude qui sont autant d'enjeux actuels : la ville, le temps et la sécurité. « *Ne pas essayer trop tôt de trouver une définition de la ville ; c'est beaucoup trop gros. On a toutes les chances de se tromper* »¹⁰, avait prévenu Georges Perec. Le temps, c'est peut-être saint Augustin qui a le plus brutalement affirmé son inaccessibilité dans le livre XI de ses Confessions : « *Qu'est-ce que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais, mais si on me le demande et que je veux l'expliquer, je ne le sais plus* »¹¹. Quant à la « sécurité » ou plutôt la « sûreté » pour s'en tenir à la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, elle est aujourd'hui sur toutes les lèvres et notre époque semble se caractériser par un recours permanent à ce concept.

Un espace-temps à repenser

Nous avons voulu montrer qu'il était urgent de dépasser les clichés pour ouvrir la nuit urbaine, territoire à peine défriché, à l'investigation géographique. Aujourd'hui, les pressions s'accroissent sur la nuit urbaine qui cristallise des enjeux économiques, politiques et sociaux essentiels pour l'avenir de la Cité. Nous nous proposons d'aborder la nuit urbaine à partir de la métaphore¹² de la frontière au sens américain de « *front pionnier* » c'est-à-dire « *la limite atteinte par la mise en valeur, l'avancée des défricheurs, des colons qui viennent établir une colonie sur des terres jusque-là vides ou peu peuplées* »¹³. Cette notion évoque plutôt l'ouverture, la créativité que la fermeture qui est généralement associée à l'idée de frontière en français. Il s'agit de « *nouveaux espaces* », « *d'espaces pionniers* » ou de « *fronts* » qui avancent dans l'inconnu. En ce sens, « *la frontière est un front où l'on affronte non les voisins mais l'inconnu bien différent de la frontière politique qui borne le pays* »¹⁴. C'est l'expression d'une dynamique qui bouscule les ordres établis. Les fronts qui progressent sur des espaces encore en friche se marquent par une intensification de l'occupation humaine. Ils se dotent de modes d'organisation particuliers. Des populations originales s'y déploient, qui mêlent des ambitieux, des

aventuriers et des spéculateurs. La mythologie de l'Ouest américain a donné au mot un contenu économique, social et culturel qui, d'après Armand Fremont¹⁵, implique à la fois une conquête, des conflits, une discontinuité et un mouvement.

Une discontinuité temporelle

La nuit a longtemps été appréhendée comme une discontinuité, le temps des ténèbres et de l'obscurité, celui du sommeil. Par extension, la nuit, symbolisée par le couvre-feu, l'arrêt de toute activité, la fermeture des portes de la cité fut longtemps considérée comme le temps du repos social. Elle est longtemps restée une inconnue, un « finistère » contre lequel est venue buter l'ambition des hommes, un espace temps en friche qui suscite aujourd'hui quelques appétits.

Un espace temps marqué par les représentations

Entre nuit noire et nuit blanche, peu de mots sont aussi ambigus. Cet « autre côté de la ville » a beaucoup inspiré les poètes en quête de sa liberté. A contrario, la nuit a longtemps servi de refuge aux malfaiteurs et a inquiété le pouvoir qui a constamment cherché à la contrôler. Il suffit de si peu de choses la nuit pour que la ville panique. « Une panne d'électricité a plongé la ville de New York dans l'obscurité mercredi 13 juillet... Les trains et les métros se sont immobilisés, retenant leurs usagers prisonniers. Monsieur Abraham Beame, maire de New York, s'est adressé aux habitants pour leur demander de garder leur sang-froid alors que les pompiers et les agents de police, au repos, étaient rappelés d'urgence. Monsieur Hugh Carey, gouverneur de l'État, a déclaré qu'il mettait la garde nationale en état d'alerte pour venir renforcer la police locale. Celle-ci a annoncé qu'elle avait arrêté près de quatorze cents pillards qui profitaient de l'obscurité pour dévaliser les magasins »¹⁶.

Une conquête progressive

Progressivement, cet espace-temps a été conquis par les activités humaines. Cherchant perpétuellement à s'émanciper des rythmes naturels, l'Homme a peu à peu artificialisé la vie urbaine. Dans cette conquête de la nuit urbaine, la généralisation de l'éclairage public (huile, gaz, électricité) a joué un rôle fondamental rendant possible le développement des activités et des animations et entraînant l'apparition d'un espace public ou collectif nocturne dans le sens proposé par Michel De Sablet¹⁷. Aujourd'hui, le front progresse et cette conquête semble s'accélérer sous l'effet de plusieurs phénomènes parmi lesquels : l'individualisation des comportements et l'abandon progressif des grands rythmes industriels et tertiaires qui

scandaient la société ; la généralisation de la société urbaine ; la tertiarisation de l'économie et des emplois et une moins grande pénibilité physique du travail ; la mise en réseau à l'échelle planétaire qui permet de rester en liaison avec les endroits de la terre où on ne dort pas ; une synchronisation progressive des activités et l'apparition d'un temps global ; l'évolution de la demande des individus qui veulent souvent tout, tout de suite, partout et sans effort et la mise en compétition des métropoles sur des critères de qualité de vie où la question de l'animation et des loisirs nocturnes devient essentielle.

Une progression inégale dans le temps et dans l'espace

En France et en Europe, le front avance dans le temps et progressivement, nous nous démarquons des rythmes naturels. Les horaires d'étés nous permettent de profiter plus longtemps de l'espace public urbain et d'en apprécier les charmes nocturnes. L'éclairage public se généralise et sa fonction change progressivement passant de la sécurité à l'agrément. Les sons et lumières et les illuminations de bâtiments se multiplient. Les entreprises industrielles fonctionnent en continu pour rentabiliser les équipements et dans la plupart des secteurs le travail de nuit se banalise. Les transports publics fonctionnent de plus en plus tard. De nombreuses activités décalent leurs horaires vers le soir. Les nocturnes commerciales sont de plus en plus nombreuses. L'offre de loisirs nocturnes se développe et une véritable économie de la nuit apparaît notamment dans les villes touristiques et universitaires. Les distributeurs automatiques se multiplient (banques, stations services, cassettes, pain et bientôt repas), autorisant une pratique continue sans surcoût. Les soirées festives démarrent de plus en plus tard. Le couvre-feu médiatique est terminé : il y a longtemps déjà que radios et télévisions fonctionnent en continu et depuis quelques années, après le Minitel, Internet permet de surfer toute la nuit. Conséquence ou cause de ces évolutions, même les rythmes biologiques semblent bouleversés. Depuis la guerre, le cycle de sommeil du citoyen a subi un décalage d'environ deux heures. Aujourd'hui les Français s'endorment en moyenne à 23 h au lieu de 21 h il y a cinquante ans. Conséquence de cette progression régulière, nous avons pu montrer qu'à Strasbourg¹⁸ la nuit urbaine, définie comme la période où les activités sont très réduites, se limite aujourd'hui, à une tranche horaire de 1 h 30 à 4 h 30 du matin.

Le front progresse également dans l'espace de façon discontinue : des zones centrales réservées aux loisirs nocturnes se sont développées dans les cœurs anciens des cités ; des zones périphériques concurrentes s'organisent progressivement à l'extérieur, sur les franges urbaines où multiplexes et discothèques se multiplient ; des points automatiques en continu s'installent partout alors que les *espaces flux internationaux*,

autoroutes, voies ferrées ou aéroports traversent ou irriguent les métropoles.

Une nouvelle géographie

C'est un peu l'image de l'archipel qui s'impose lorsque l'on imagine la géographie de la nuit urbaine. Le front n'est ni régulier, ni continu que ce soit à l'échelle de la ville ou du réseau urbain. Il présente des avants postes, des points d'appui, des bastions de temps continu mais aussi des poches de résistance où les habitants tiennent à leurs rythmes de vie classiques et des zones de repli où la résistance a gagné. Si l'on n'y veillait pas, cette situation pourrait entraîner l'apparition de nouvelles disparités entre quartiers et entre villes à l'offre nocturne contrastée. Elle pourrait également entraîner l'apparition de nombreux conflits. Dans cet espace-temps, cohabitent différents types d'activités : celles spécifiques liées aux loisirs comme le théâtre, l'opéra ou le cinéma en soirée ou les discothèques, les bars, bars à hôtesses la nuit ; celles de jour qui gagnent la nuit comme le transport de marchandises, l'industrie ou la restauration.

Pour quelques heures, une nouvelle géographie de l'activité se met en place installant une partition de l'espace urbain : une *ville qui dort* (banlieues, zones industrielles...) ; une *ville qui travaille en continu* (industrie, hôpitaux...) ; une *ville qui s'amuse* (centre-ville et périphérie) ; une *ville vide*, simple coquille pour les activités de la ville de jour (bureaux, centres commerciaux...). Des centralités nocturnes se dégagent, souvent différentes des centralités diurnes. Les pôles attractifs du jour ne sont pas automatiquement ceux de nuit.

Des conflits sur la ligne de front

C'est entre ces espaces aux fonctions différentes, aux utilisations contrastées qu'apparaissent tensions et conflits qui permettent à l'observateur de repérer la ou les lignes de front. Témoins de ces évolutions, les tensions et conflits se multiplient dans la ville nocturne. Strasbourg, est particulièrement sensible à ces conflits. Nous avons choisi d'en retenir trois pour illustrer notre propos, caractéristiques d'espaces différents : les franges de l'agglomération, le centre-ville et les quartiers périphériques.

Le premier de ces conflits, est situé sur les marges de l'agglomération. Hautement symbolique, il est relatif au projet d'implantation du transporteur DHL sur l'aéroport de Strasbourg-Entzheim. Le conflit a opposé les riverains de l'aéroport qui souhaitent conserver un rythme naturel jour-nuit en évitant les nuisances nocturnes et le transporteur dont l'activité internationalisée nécessite un fonctionnement en continu 24 h/24. Cette affaire fortement médiatisée s'est soldée par un retrait du projet. Elle

est l'exemple type d'un conflit *entre la ville qui dort et la ville qui travaille*, un conflit entre un *temps local* (le temps de la ville circadienne) et un *temps international* (de l'économie), un conflit entre un *espace de flux* (l'aéroport) et un *espace de stock* (le quartier résidentiel).

Le second type de conflit choisi est relatif aux nuisances sonores et concerne plutôt le centre-ville. Il s'agit de la confrontation entre les résidents de ces quartiers soucieux de leur tranquillité et les consommateurs bruyants des bars, des lieux de nuit et des terrasses qui se multiplient, symboles de l'émergence d'un espace public nocturne. Il oppose *la ville qui dort* à *la ville qui s'amuse*. On aurait également pu prendre l'exemple de la prostitution, activité principalement nocturne localisée le long de certains axes routiers qui occasionne des conflits avec de nombreux riverains qui craignent autant le bruit que l'image négative du quartier induite par ce commerce. Ce type de conflits entraîne souvent des mutations : fuite des résidents et déplacement des lieux de loisirs vers la périphérie.

On peut évoquer un troisième type de conflit : les violences urbaines. Par ce terme, les spécialistes ont convenu de désigner des actions faiblement organisées de jeunes agissant collectivement contre des biens et des personnes, en général liées aux institutions, sur des territoires disqualifiés ou défavorisés¹⁹. Il s'agit surtout de feux de voitures et autres dégradations. Ces violences concernent particulièrement les quartiers périphériques le plus souvent au moment où l'encadrement social naturel a disparu, c'est-à-dire à la nuit tombée et plus généralement entre 22 heures et 1 heure du matin.

Une métaphore plaisante

On peut identifier les figures principales de la résistance qui s'organise face aux « colons », à la pression économique, à ses rythmes et à ses lois. Il y a d'abord celle de « l'Indien », habitant depuis longtemps cet espace temps peu peuplé et s'inquiétant de l'arrivée de nouvelles populations. Ce « noctambule », jaloux de sa maîtresse, forme avec ses amis un groupe qui nomadise d'un lieu – d'une oasis – à l'autre avec ses codes et ses rites sans trop de relations avec le reste de la population. Il y a ensuite celle de « l'ordre », des autorités locales et de l'État qui, sous la pression d'une partie de la population tentent de réguler et d'organiser les choses à défaut de toujours pouvoir les anticiper.

Semblable à la conquête de l'Ouest, la conquête de la nuit urbaine fait rêver ; elle a ses bandits et ses héros, ses chantres et ses figures légendaires. Peu peuplé, l'espace nocturne est encore relativement enclavé, difficilement accessible et praticable et les conditions naturelles y sont souvent rudes (moustiques, fraîcheur, humidité, absence de clarté...). Comme tous les fronts pionniers, la frange nocturne de la ville est une

caricature de la société où certaines fonctions sont survalorisées et d'autres absentes : la population est fortement masculine, d'origines variées, plutôt jeune, et les valeurs triomphantes sont celles de la virilité plus que celles de l'intimité ; les solidarités sont plus fortes et l'on a souvent tendance à se regrouper (covoiturage, déambulation en groupes...) ; la consommation d'alcool et de stupéfiants est importante ; les règles et les lois sont un peu différentes ; le pouvoir est lointain ou absent ; de nombreux services publics sont fermés ; le contrôle policier n'est visible qu'à des points stratégiques ; on y trouve le jeu, la prostitution et les « lieux de perdition » ; les biens de consommation sont plus rares et plus chers. Comme les « forts » de la conquête de l'Ouest ou les villes du Moyen Âge entourées de remparts, les « *avants postes* » (commissariats...) de la nuit urbaine sont bien gardés. À la manière de la cavalerie de jadis, les forces de l'ordre patrouillent et interviennent sur les points chauds. Les populations les plus aisées transforment petit à petit leur maison en forteresses. Après 20 heures, les portes blindées sont fermées, les alarmes branchées et les chiens de garde aux aguets. C'est un peu comme si les remparts de la cité du Moyen Âge avaient éclaté et s'étaient fragmentés et déplacés vers les habitations et l'espace privé. Enfin, bien qu'il existe dans la nuit urbaine une violence apparente et un fort sentiment d'insécurité, l'ambiance de liberté individuelle – magnifiée par les poètes – reste largement répandue dans les discours. L'esprit qui règne dans la nuit urbaine est souvent celui des pionniers. Les noctambules se vivent comme un peuple à part, fier de ses prérogatives et jaloux de sa maîtresse. Ceux qui occasionnellement font leur nuit blanche, la vivent comme une victoire sur les rythmes naturels, leur corps, ou sur la société, un exploit dont on se souvient. Dans nos sociétés aseptisées, la première sortie de nuit, la première nuit blanche, celle où l'on découche, fait presque figure de rite initiatique, un passage entre l'enfance et l'adolescence puis l'âge adulte. Comme les vainqueurs du pôle, où les explorateurs du temps jadis, ces pionniers se souviendront longtemps de leur exploit. Dernier élément anecdotique, ici comme dans l'Ouest mythique, l'argent circule souvent de la main à la main.

On peut encore filer la métaphore et anticiper – comme nous l'avions fait lors d'un appel à utopie lancé par la DATAR et le Cercle pour l'aménagement du territoire – en imaginant un projet sur le thème des « territoires de l'ombre »²⁰. Comme pour la conquête de l'Ouest, une fois passés les temps héroïques des pionniers, une fois l'espace-temps reconnu et balisé par les activités, deux comportements extrêmes pourraient très bien émerger :

- Celui du tout protection avec la création de véritables *réserves de nuit*, endroits protégés où le citoyen épuisé viendra se ressourcer dans la nuit d'avant, une nuit mythifiée de calme et de repos. Le parallèle avec les parcs naturels peut faire sourire mais la signature en 1992²¹, d'une Charte

sur la protection du ciel nocturne à l'Unesco, faisant de la voûte céleste un patrimoine mondial, invite à la prudence.

– Celui du « *développement à outrance* » où les pouvoirs publics chercheraient à favoriser l'activité économique en mettant en place les infrastructures et les dessertes nécessaires, voire en créant des *zones franches de nuit* et des aides aux entreprises qui se développeraient la nuit. Là aussi, les expériences de desserte nocturne par les transports publics qui se développent actuellement dans de nombreuses villes vont dans ce sens.

Cette approche de la nuit urbaine interpelle nos concepts géographiques d'espace, de pouvoir ou de territoire²². La nuit urbaine ne correspond à aucun type d'espace vécu : ni les *territoires fluides* dans lesquels les habitants se déplacent en fonction des conditions écologiques ; ni les *territoires enracinés* dans lesquels l'homme tisse des liens étroits avec un lieu qu'il s'est approprié et qu'il a limité ou encore les *territoires des espaces industriels* marqués par la fonctionnalisation des espaces de production et leur répartition dans des lieux différents et interchangeables. Le seul élément de comparaison, à une autre échelle, celle des saisons, et sur un autre continent est celui des modes d'appropriation caractéristiques de certaines sociétés nomades africaines. De façon très provisoire, nous proposons donc d'évoquer la nuit urbaine en terme d'*espace vécu, éphémère et cyclique*.

Retour vers l'Ouest

Cette conquête de la nuit urbaine semble avoir démarré plus tôt aux États-Unis où drugstores et supermarchés fonctionnent souvent toute la nuit. Elle est aujourd'hui sensible dans de nombreuses villes européennes où le front avance à la fois dans l'espace et dans le temps. Difficile de savoir où s'arrêtera la conquête. Nos villes européennes ressembleront-elles bientôt à leurs cousines nord-américaines ? La question reste posée.

Depuis mes premiers pas sur les trottoirs de *Big Apple*, j'ai souvent eu l'occasion de parcourir les rues des grandes villes américaines, d'observer et d'interroger. Le pouvoir d'attraction de New York sur l'apprenti explorateur ne s'est jamais démenti. Ce qui m'étonnera toujours dans cette ville, c'est le métro qui roule toute la nuit. De 1 heure à 5 heures du matin, le service est assuré avec un passage toutes les vingt minutes. De retour dans la métropole, j'ai interrogé Ms. Amy Bauer, *Director Rapid Transit Schedule*, au *Metropolitan Transit Authority*, qui m'a expliqué que si le service était assuré c'est parce qu'il était plus onéreux de fermer le système que de le laisser fonctionner toute la nuit. C'est exactement l'argument inverse qui m'avait été exposé à Paris – à la RATP – où l'on m'avait expliqué qu'il fallait du temps pour nettoyer les voies. Autre système, autres logiques, autres pays. Lors de mon dernier voyage, j'ai

même appris que des cours de justice fonctionnaient la nuit dans chaque quartier de New York. On imagine encore mal une telle organisation en France. Et à cette époque, fin 1998, les délégations étrangères – notamment françaises – se succédaient pour comprendre les raisons du miracle Giuliani et s'enquérir de la méthode « *0 tolérance* » mise en place. La lecture des résultats obtenus dans la lutte contre le crime et l'insécurité avaient de quoi faire rêver nos élus²³ :

- *Major felony complaints are at the lowest level in at least 30 years.*
- *Murder is at the lowest level in 31 years.*
- *Forcible Rape is at the lowest level in 28 years.*
- *Robbery is at the lowest level in 28 years.*
- *Felonious Assault is at the lowest level in 15 years.*
- *Burglary is at the lowest level in 28 years.*
- *Grand Larceny is at the lowest level in 25 years.*
- *Grand Larceny Motor Vehicle is at the lowest level in 28 years.*

Dans l'urgence, ils oubliaient un peu vite que la ville de New York conservait malgré tout un taux de criminalité bien supérieur à celui des métropoles européennes, que ces résultats avaient pour contrepartie une explosion des effectifs policiers et du nombre de prisonniers et que l'amélioration de la situation était à mettre en regard de l'embellie économique récente sur la côte Est. Quelques mois plus tard, cette analyse me fut confirmée par Irvin Waller, Directeur général du *Centre international de prévention de la délinquance* à Montréal.

Alors que j'avais mis des années à obtenir des statistiques précises auprès des autorités françaises et que j'attends encore une autorisation pour circuler de nuit avec la brigade anti-criminalité, l'attitude des autorités américaines me surprit. Je me souviens parfaitement de l'accueil cordial des policiers dans les postes de police des villes traversées, de leur capacité à accueillir mes questions même les plus étranges avec le sourire, de leur disponibilité pendant les longues sorties de nuit en voiture, des dizaines de données statistiques fournies sans aucun problème. Je me rappelle également leur équipement de cow-boys et leur jugement assez sévère sur les couvre-feux interdisant la circulation des mineurs non accompagnés dans les rues après 22 h. « *Le poste se transforme trop souvent en garderie où nous surveillons les enfants qu'aucun parent ne vient jamais chercher* » se plaignaient-ils. Je m'en souviendrais quand quelques mois plus tard, en France, sous la pression, après les événements de la Saint-Sylvestre, de nombreux maires réclamèrent la mise en place de couvre-feux. Je garderai toujours l'image d'une police présente et très lisible dans l'espace urbain nocturne et celle d'un fusil impressionnant à mes pieds dans une voiture (voir figure 2). Comme un « *Nouveau Western* »²⁴.

Figure 2. Équipement intérieur d'une voiture de police à Kansas-City (Missouri)



Source : Photothèque personnelle, 1998

À New York, j'avais cru déceler une augmentation du nombre d'établissements de nuit. Michael J. Furrel, *Deputy Commissioner* confirma cette tendance. D'après lui, cet encadrement social naturel contribuait fortement à réduire le sentiment d'insécurité. Dans un contexte très « sécuritaire » je me régalais tout autant des paroles réconfortantes d'un officier éclairé que de la confirmation d'une de mes hypothèses de travail.

New York n'est pas les États-Unis. Il paraît difficile de généraliser. Pourtant, dans la plupart des grandes villes américaines visitées, de Big Apple à Seattle en passant par Washington, Raleigh en Caroline du Nord ou Kansas City, l'offre urbaine de nuit m'a paru sans aucune mesure avec ce que l'on peut trouver en France. De l'épicerie au service de photocopie, beaucoup de services sont ouverts et la différence de prix jour-nuit est moins flagrante qu'en Europe. Au hasard de mes dérives dans la ville américaine, j'ai parfois été invité dans de véritables villes privées qui se développent aux franges des agglomérations. Là, derrière les murs, de riches particuliers soucieux de préserver leurs biens et leur appartenance sociale vivent séparés du reste de la ville. De jour comme de nuit, l'accès à ces nouvelles *villes fortifiées* se fait par un portique surveillé par la police

privée. Le barbecue de poisson grillé sur la terrasse ensoleillée d'un jeune couple de la banlieue de Kansas City, le calme du parc ombragé entouré de murailles m'ont laissé un goût amer ; celui d'une société de développement séparé ou la ségrégation socio-économique se double aujourd'hui d'un désir de sécession. Vivre entre soi en évitant le contact des autres. On pourrait rêver plus bel idéal. J'ai appris depuis, que plus de huit millions d'Américains vivent ainsi dans 20 000 *Gated Communities*²⁵ ou *communautés clôturées*, n'en sortant le jour que pour rejoindre leur emploi en ville. Mais, à y regarder de plus près, la « Douce France » n'est pas épargnée. Le développement rapide de la vidéosurveillance, des portiers électroniques dans les immeubles et la multiplication des lotissements fermés surveillés jour et nuit par des sociétés de surveillance font froid dans le dos.

Conclusion

Nous espérons que ces quelques lignes auront contribué à changer le regard du lecteur sur la nuit urbaine. La nuit urbaine ne doit plus être perçue comme un repoussoir, un territoire livré aux représentations et aux fantasmes, mais comme un espace de projets, une nouvelle frontière pour le chercheur et pour l'Homme du XXI^e siècle. De ces allers-retours entre l'Europe et les États-Unis, j'ai retenu qu'il fallait anticiper le développement prévisible des activités nocturnes afin de gérer au mieux les inévitables conflits d'usage et réfléchir à un aménagement et à un développement global de la ville qui intègrent cette dimension temporelle. Il nous faut occuper et peupler l'espace urbain face aux peurs et autres crispations sécuritaires. Je suis persuadé que l'animation et la mise en lumière des quartiers²⁶ peuvent contribuer à réduire le sentiment d'insécurité et générer des emplois.

La nuit est un formidable enjeu pour nos villes, une dernière frontière, un territoire à défricher. Livrons-la aux artistes, commerçants et urbanistes ! Dans les villes européennes aussi, on peut rêver de nuits plus belles que ses jours. Oui Paulo : « *C'est beau une ville la nuit !* »²⁷

Notes

1. François Truffaut, 1973, *La nuit américaine*.
2. J.-P. Dolle, *Fureurs de ville* (Paris, Grasset et Fasquelle, 1990), 236 p.
3. Luc Gwiazdzinski., 1989, « Une première approche de l'organisation interurbaine d'un espace transfrontalier : Le Fossé rhénan », *Mémoire de maîtrise*, Université Louis Pasteur, 229 p.
4. Luc Gwiazdzinski., 1991, « Une première approche des barrières dans la ville », *Mémoire de DEA*, Université Louis Pasteur.
5. R. Bohringer (1988), *C'est beau une ville la nuit*, Paris, Denoël, Paris, 157 p.
6. A. Cauquelin (1977), *La ville la nuit*, Paris, PUF, 171 p.

7. *Night-Time Economy*, notamment avec les travaux du sociologue et historien, Justin O'Connor.
8. « Ensemble d'éléments en interaction dynamique organisés en fonction d'un but » in J. De Rosnay, *Le macroscope, vers une vision globale*, Paris, Seuil, 1977, p. 101.
9. Article 5, alinéa 1^{er}, de la *Convention européenne des droits de l'Homme*.
10. G. Perec, *Espaces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974, p. 85.
11. Saint Augustin, *Confessions*, XI, 14.
12. « Procédé de langage qui consiste à employer un terme concret dans un contexte abstrait par substitution analogique, sans qu'il y ait d'élément introduisant formellement une comparaison », *Petit Robert*.
13. R. Brunet, *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*, Reclus, La Documentation française, 1992, 470 p.
14. *Ibid.*
15. A. Fremont, *La région, espace vécu*, Paris, PUF, 1976, 223 p.
16. *Le Monde*, 15 juillet 1977, p. 16.
17. « Espaces constitués par l'ensemble des lieux ouverts à tous [...] Ce sont à la fois des espaces formels, espaces en creux, définis par les bâtiments qui les bordent et des espaces de vie et de socialisation où se déroulent les activités propres à la vie collective d'une ville » in M. De Sablet, *Des espaces urbains agréables à vivre*, Paris, Editions du Moniteur, 1988, 285 p.
18. Luc Gwiazdzinski, « La ville la nuit, un milieu à conquérir », in H. Reymond, C. Cauvin, R. Kleinschmager (dir.), *L'espace géographique des villes, pour une synergie multistrates*, Paris, Anthropos, 1998, 557 p.
19. S. Body-Gendrot, « L'insécurité, un enjeu majeur pour les villes », *Sciences Humaines* n° 89, décembre 1998, p. 29.
20. B. Aghina, L. Gwiazdzinski, 1999, « Les territoires de l'ombre », in *Utopies pour le territoire, aménagement et nature* n° 133, juin 1999, p. 105-108.
21. Réunion internationale d'astronomes sur « les impacts défavorables de l'environnement sur l'astronomie », 30 juin/2 juillet 1992, UNESCO, Paris.
22. Défini non seulement comme un espace économique mais aussi comme un espace écologique, juridique et un espace vécu, vu et ressenti, in A. Fremont, *La région, espace vécu*, PUF, 1976, 223 p.
23. *The Mayor's Management Report, Preliminary Fiscal 1998*, City of New York, Rudolph W. Giuliani, Mayor, Volume 1, Agency Narratives, p. 9.
24. Selon le titre d'une chanson de MC Sollar.
25. E. Blakely, M. G. Snyder, *Gated Communities in the United States*, Brooking Institute of Land Policy, 1997, 208 p.
26. Appel à candidature de la Délégation interministérielle à la Ville de juin 1995 sur « les projets d'éclairage public des quartiers prioritaires de la politique de la ville ».
27. R. Bohringer, *C'est beau une ville, la nuit*, (op. cit.).

Sommaire/Contents

I. L'Irlande du Nord : politique, théâtre, fiction, histoire/ *Northern Ireland: Politics, Theatre, Fiction, History*

- Introduction Sylvie Mikowski
- Les nouvelles institutions nord-irlandaises :
généalogie de quelques idées fixes Wesley Hutchinson
- Trois entretiens sur la vie politique
contemporaine en Irlande du Nord par Wesley Hutchinson
- Robert Coulter; Ian Paisley; Bríd Rogers
- "Creating ideas to live by" by Martine Pelletier
- An interview with Stephen Rea
- Fictions d'Irlande du Nord Sylvie Mikowski
- "Irish History is a Brilliant Joke" by Sylvie Mikowski
- An interview with Robert McLiam Wilson

II. Regards sur la poésie canadienne/ *Angles of Vision on Canadian Poetry*

- Encountering Stephen Scobie Héliane Ventura
- The Poet; The Critic
- Translations: Lola Lemire Tostevin Susan Billingham
- Writing Between Cultures

III. Voix/Voices

- "Fashioning the Eye": Notes on Herbert Blau's
Nothing in Itself: Complexions of Fashion Anca Cristofovici
- Des villes et des nuits Luc Gwiazdzinski

IV. Comptes rendus/Reviews

- Jocelyne Moreau-Zanelli, *Gallipolis :
histoire d'un mirage américain au XVIII^e siècle* Ronald Creagh
- Pauline Schnapper, *La Grande-Bretagne et l'Europe :
le grand malentendu* David Jago
- Récit et stratégies narratives en sciences sociales
- Loïc Wacquant, William Julius Wilson,
Richard Sennett, Christian Parenti Pierre Guerlain



p